

n'ont guère connu la croissance escomptée. Une canalisation des investissements vers des secteurs nouveaux de la production s'impose pour, d'une part créer encore de nouveaux emplois et, d'autre part diversifier les ressources de l'île afin de la rendre moins dépendante d'une activité somme toute assez fragile.

*Direction de l'Aménagement du Territoire*

DECEMBRE 1974

## EVOLUTION DU PEUPELEMENT ET DE L'HABITAT DJERBIENS

*Par le Dr Salah-Eddine Tlatli*

La révolution pacifique qui se déroule dans la Tunisie indépendante vise à transformer à la fois l'homme et son milieu aussi bien social que naturel et à faire progresser l'un en agissant sur l'autre. Ainsi le développement de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, des voies de communications, de la culture, de l'enseignement, des organisations sanitaires permet une élévation certaine à la fois du niveau de vie et de la valeur de l'homme qui de ce fait pourra agir avec plus d'efficacité sur son milieu naturel pour le transformer, le façonner et l'organiser pour en tirer plus de richesses et de rendements qui à leur tour se répercutent pour accroître les potentialités techniques des cadres et ainsi de suite.

Dans cette stratégie globale qui enclenche la dynamique du développement et qui lui permet de faire en quelque sorte boule de neige entre l'homme et son milieu, on constate que la coquille dans laquelle l'individu déroule la majeure partie de son existence est à l'image à la fois de l'homme et de son milieu, elle en est le reflet et comme le prolongement. Elle est déterminée dans sa nature, sa conception, son agencement par l'un et par l'autre. Mais inversement elle peut, en subissant des transformations radicales et provoquées artificiellement, agir sur l'un et l'autre. Vu sous ce double aspect l'habitat apparaît comme une pièce maîtresse dans l'édifice d'une civilisation puisqu'il est à la fois la conséquence des modes de vie de l'homme et un levier puissant pour leur transformation et leur amélioration. Cette corrélation étroite qu'on retrouve à travers tous les pays, est clairement illustrée surtout par toutes les phases d'adaptation de l'habitat au fur et à mesure qu'on assiste à des phénomènes aussi bien spontanés que provoqués de sédentarisation.

A cet égard l'exemple du Sud Tunisien est particulièrement utile à analyser. Cette zone immense qui fut jusqu'à l'indépendance, aban-

donnée à elle-même dans un état de sous-développement qui frisait souvent la famine et qui constitua un poids mort freinant dangereusement toute velleité de progrès du pays, sert aujourd'hui de cadre à une grande entreprise de mise en valeur depuis que le gouvernement de la Tunisie souveraine a décidé d'entreprendre la réanimation de ce membre atrophié de notre pays, pour le revitaliser, le développer et lui permettre de jouer son rôle dans le grand corps d'une Tunisie en pleine évolution.

Cependant dans le cadre de l'étude de cette évolution, il y aurait lieu de faire une place à part à une région qui, tout en faisant partie de ces territoires, constitue un monde présentant les caractères d'une profonde originalité, il s'agit de Djerba.

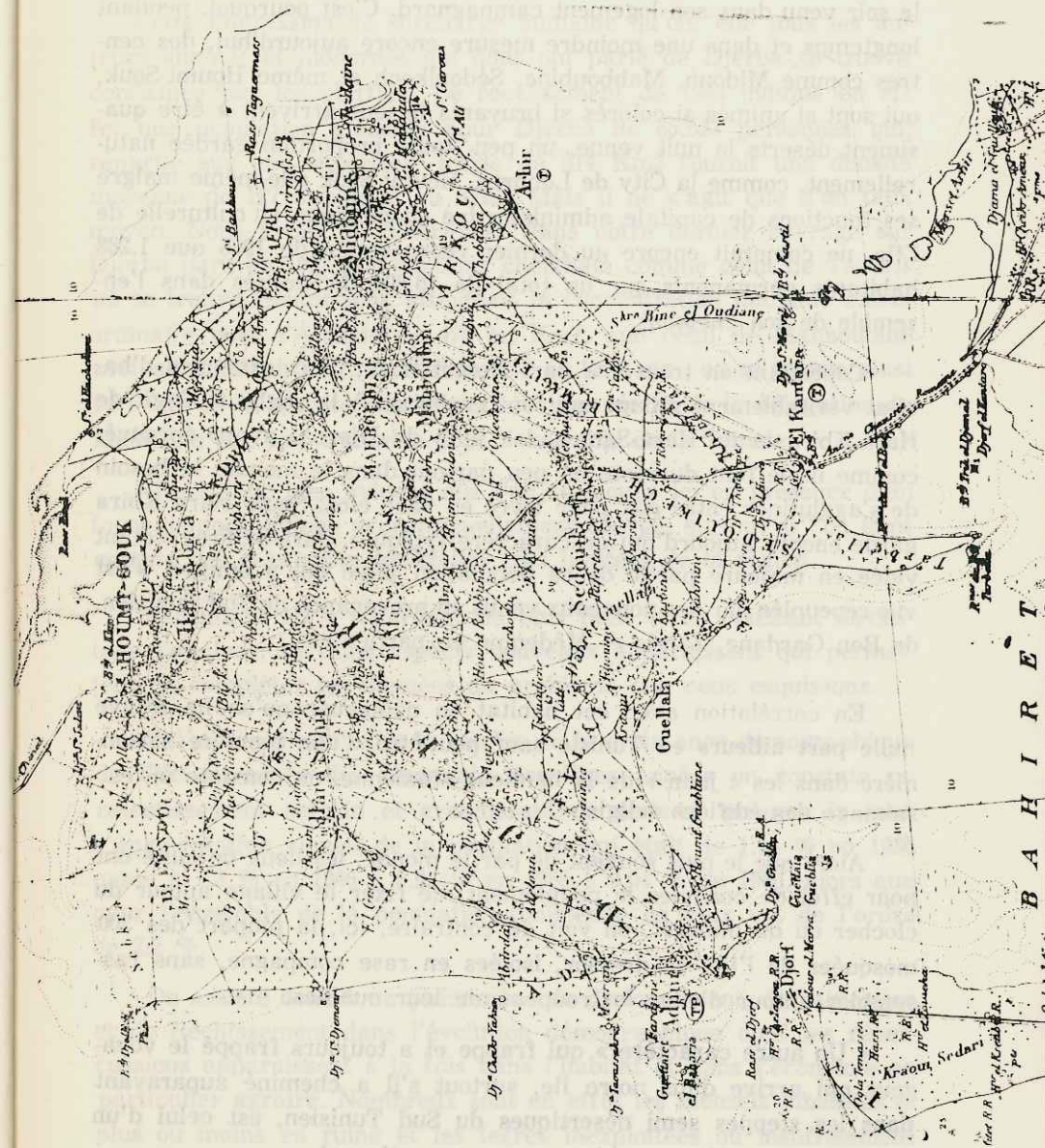
Nous nous proposons donc ici d'esquisser les données fondamentales d'un des problèmes qui reflètent le mieux cette évolution, celui du peuplement et de l'habitat vu à travers ses aspects présents et ses imbrications avec le passé. Nous pourrions ainsi mieux saisir sur le vif les transformations économiques et humaines qui s'opèrent dans une des régions les plus prestigieuses de notre pays.

Les traits essentiels de l'habitat djerbien, c'est à dire du mode de groupement de la population, apparaissent clairement aux yeux les moins prévenus.

Le plus frappant de tous est dispersion.

Le voyageur qui arrive dans l'île des Lotophages aussi bien par voie terrestre que par voie aérienne constate en effet que les blancs menzels s'égaillent à travers la campagne et les vergers comme dans une sorte de banlieue au tissu urbain très lâche enchassant dans sa verdure, des villas d'un type particulier, souvent assez éloignées les unes des autres.

Il ne s'agit donc à proprement parler ni d'un habitat strictement rural, ni d'un habitat urbain, mais d'une interpénétration des deux types, comme si on avait assisté à une désintégration de la ville en une poussière de maisons, d'édifices religieux, et d'ateliers artisanaux disséminés sur un vaste espace lui-même morcelé en foule de petites propriétés agricoles. Cette notion d'appartenir à un même ensemble urbain existe dans l'esprit même des Djerbiens puisque leurs petites agglomérations sont appelées Houmt-Souk, Houmt-Midoun, Houmt-Adjin, etc. comme s'il s'agissait des divers quartiers d'une même cité.



Ces petites agglomérations elle-mêmes ne sont pas des lieux de cristallisation du peuplement mais simplement des marchés d'échanges commerciaux où chacun vient acheter ou vendre, à des jours déterminés de la semaine ou même tous les jours et s'en retourne le soir venu dans son logement campagnard. C'est pourquoi, pendant longtemps et dans une moindre mesure encore aujourd'hui, des centres comme Midoun, Mahboubine, Sédouikech et même Houmt-Souk, qui sont si animés si colorés si bruyants le jour arrivent à être quasiment déserts la nuit venue, un peu, toute proportion gardée naturellement, comme la City de Londres. Houmt-Souk elle-même malgré ses fonctions de capitale administrative économique et culturelle de l'île, ne comptait encore au dernier recensement de 1966 que 1.288 habitants permanents sur un total de 10.804 dénombrés dans l'ensemble de son cheikhât.

Cependant on trouve, à part Houmt Souk, deux exemples d'habitat véritablement groupé qui font exception à la règle, il s'agit de Hara-Kbira et de Hara-Sghira, les juifs de Djerba, ayant éprouvé, comme ils le font du reste un peu partout dans le monde, le besoin de s'agglutiner entre eux pour vivre en vase clos. Seule Hara Kbira garde encore aujourd'hui ce caractère typique; Hara-Sghira, s'étant vidée en majeure partie de sa population juive qui a émigré, s'est vue repeuplée par des nouveaux venus en provenance du Sud Tunisien, de Ben Gardane, Zarzis et Médenine en particulier.

En corrélation avec cet habitat en nébuleuse qu'on ne trouve nulle part ailleurs en Tunisie sauf peut-être d'une manière saisonnière dans les « jnan » de la banlieue sfaxienne, on constate un essaimage des édifices religieux.

Alors que le plus souvent de par le monde, les lieux de culte ont pour effet de coaguler le peuplement, de fixer le village autour du clocher ou du minaret, on voit au contraire, ici, la plupart des 300 mosquées de l'île, se dresser, isolées en rase campagne, sans rassembler autour d'elles le troupeau de leur ouailles.

« Un autre caractère » qui frappe et a toujours frappé le voyageur qui arrive dans notre île, surtout s'il a cheminé auparavant dans les steppes semi désertiques du Sud Tunisien, est celui d'un surpeuplement démographique assez exceptionnel.

A peine un bras de mer de deux Kilomètres à traverser et l'on a l'impression, tout près d'un continent déshérité et dépeuplé, de se

trouver dans un autre monde. Des hommes, mais surtout des femmes et des bambins, à pied, à dos d'âne ou de chameaux se pressent dans les petits chemins creux à travers la verdure des oliviers, les panaches des palmiers et les taches blanches des menzels ou des mosquées.

Cette impression de surcharge humaine qu'ont eue tous les auteurs anciens et modernes qui nous ont parlé de Djerba se trouve confirmée par les chiffres. Le recensement de 1966 indique en effet une population globale pour Djerba de 65.533 personnes qui, répartie sur une superficie totale de 514 Km<sup>2</sup> fournit une densité moyenne de 127 habitants au Km<sup>2</sup>. Mais il ne s'agit que d'un taux moyen. Nous avons pu déterminer dans notre dernier ouvrage sur Djerba paru en 1967 que certains cheikhats comme celui de Taourit où se trouve Houmt-Souk atteignait la concentration humaine extraordinaire pour l'Afrique de 476 au Km<sup>2</sup>, que celui de Mahboubine arrivait à 216 au km<sup>2</sup>, de Midoun 197 au km<sup>2</sup> etc., on se trouve ainsi fort loin de la densité kilométrique voisine de 21 de la délégation de Médenine et d'une trentaine pour l'ensemble de la Tunisie.

Il est donc bien évident que l'on se trouve ici en présence d'un foyer démographique exceptionnellement chargé, surtout si l'on tient compte des ressources naturelles très limitées de la région.

Cependant en y regardant de plus près et en poussant davantage l'analyse, certains aspects nouveaux apparaissent qui permettent de compléter les données du problème que nous esquissons.

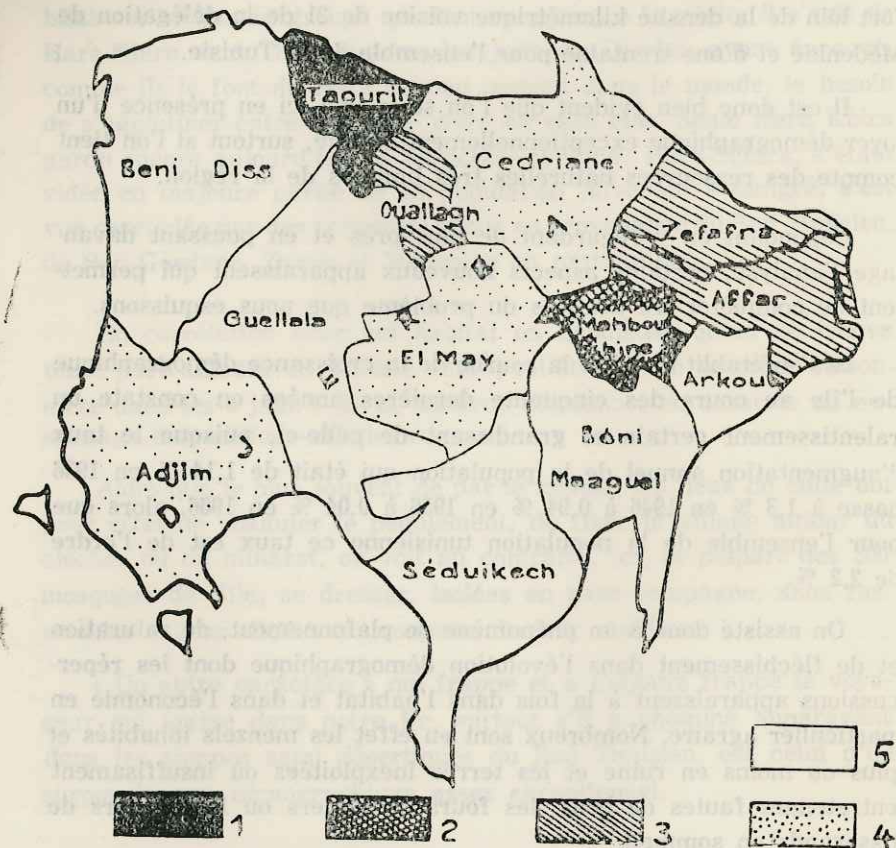
Si l'on établit en effet la courbe de la croissance démographique de l'île au cours des cinquante dernières années on constate un ralentissement certain et grandissant de celle-ci, puisque le taux d'augmentation annuel de la population qui était de 1,14 % en 1936 passe à 1,3 % en 1946 à 0,94 % en 1956 à 0,04 % en 1966, alors que pour l'ensemble de la population tunisienne ce taux est de l'ordre de 2,2 %.

On assiste donc à un phénomène de plafonnement, de saturation et de fléchissement dans l'évolution démographique dont les répercussions apparaissent à la fois dans l'habitat et dans l'économie en particulier agricole. Nombreux sont en effet les menzels inhabités et plus ou moins en ruine et les terres inexploitées où insuffisamment entretenues fautes de bras, les fours de potiers ou les ateliers de tisserands en sommeil.

« Enfin un élément nouveau et important apparaît dans la struc-

ture humaine de l'île, celui d'une véritable invasion par les continentaux.

Au fur et à mesure que s'accroissait l'émigration commerciale des Djerbiens et surtout depuis que cette émigration, jusqu'à ces dernières années saisonnière, tendait à devenir définitive, on assistait à une intrusion d'abord feutrée puis de plus en plus massive des gens du sud, nomades ou sédentaires trop heureux de remplacer les partants. Combien sont-ils ? Il serait difficile de le dire. Mais il suffit de regarder tous les porteurs de Ouazra du continent un jour de marché à Midoun par exemple pour se rendre compte qu'ils sont presque aussi nombreux que les Djerbiens vêtus de Kadroun ou de Kébaia. Ils ont commencé à venir d'un peu partout des zones du sud, surtout de Médenine, Ben Gardane, Zarzis poussant timidement devant eux quelques maigres bêtes efflanquées pour tenter de leur trouver de rares pâturages clandestins à travers l'île. Puis profitant à



Carte de la densité de population

1 : Plus de 400 au Km<sup>2</sup> — 2 : De 400 à 200 — 3 : 200 à 150  
4 : De 200 à 150 — 5 : De 100 à 50

la fois de l'absentéisme lié à l'émigration commerciale des Djerbiens et de l'établissement d'une route reliant l'île au continent, ils se sont sédentarisés et établis à demeure partageant le fruit de l'exploitation avec le propriétaire fantôme et parfois se substituant totalement à lui. Une fois fixés soit dans un Khoss soit dans le menzel lui-même ils sont rejoints par les autres membres de la famille restés sur le continent. Mais l'agriculture n'est pas seule à fournir des débouchés à ces immigrants continentaux. Près de Houmt-Souk, à Fatou, tout un quartier de nattiers originaires de Charbane, voisin de Tataouine, s'est développé.

Ainsi toute la structure ethnique de l'île est en train de se modifier, de se remodeler et de transformer le paysage humain et naturel traditionnel de Djerba.

Ces traits généraux qui caractérisent le peuplement et l'habitat djerbien tels que nous les avons indiqués : dispersion de l'habitat, surpeuplement mais aussi dépeuplement, émigration djerbienne mais aussi immigration nomade s'expliquent dans une large mesure par un contexte géographique, mais également par des influences historiques parfois lointaines et surtout par des motifs économiques et même psychologiques. Ce sont donc ces facteurs qui nous permettent de mieux saisir la situation présente et d'en dégager les potentialités qu'il s'agit de passer en revue.

Le milieu géographique a exercé une influence déterminante par l'attrait de l'insularité qui a fait jouer à Djerba un rôle d'île refuge à travers l'histoire, mais surtout par l'originalité de son climat et les caractères de son hydrologie.

Il est devenu aujourd'hui presque banal de parler de la douceur et du charme du climat djerbien pour expliquer et dans une certaine mesure pour justifier le surpeuplement exceptionnel de cette île en Tunisie. Mais cela l'était beaucoup moins il y a trente sept ans lorsque nous cherchâmes alors à en expliquer les composantes dans notre premier ouvrage « Djerba et les Djerbiens ». Par la suite l'essor touristique que connaît l'île des Lotophages est venu à son tour corroborer et vérifier la valeur fondamentale de ce facteur géographique.

Certes dans le contexte climatique le rôle de la pluviométrie n'a pas été négligeable. Pour retrouver les 230 mm. de pluie qui tombent à Djerba, il faut remonter à 150 Km plus au Nord, et dépasser Sfax. Djerba est donc nettement plus avantagée que la Djeffara continentale où Médenine ne reçoit que 136 mm par an.

Mais il y a tout de même autre chose pour expliquer l'attrait pour ne pas dire l'engouement qu'a toujours exercé cette île sur les populations du Sud et cet autre chose est précisément l'inertie thermique liée à une certaine humidité atmosphérique. C'est là que réside tout le secret du climat djerbien. Une atmosphère plus dense, plus chargée d'humidité marine, retient dans son filtre magique tous les éléments thermiques extrêmes pour ne laisser passer que des températures plus amorties et plus tempérées que celles du continent voisin. Djerba bénéficie pour ses moyennes thermiques mensuelles par rapport au littoral continental de deux à trois degrés en moins en été et de un à deux degrés en plus en hiver.

Ainsi l'harmonieux agencement des pluies, de l'humidité et des températures a déterminé cette fameuse cinquième saison spéciale à notre île, faite à la fois de sécheresse et d'humidité, de chaleur diurne et de fraîcheur nocturne, qui a enchanté les humains depuis Ulysse et les temps homériques et contribué plus qu'aucun autre facteur au surpeuplement démographique et à l'essor touristique actuel.

Mais il ne faut pas se figurer pour cela que ce climat si agréable ne recèle pas en lui-même ce fameux problème de l'eau dont dépend toute la vie et tout le développement du Sud.

Car il se trouve précisément que le sous-sol de notre île a été particulièrement avare en eau douce. La plupart des puits ne fournissent que de l'eau saumâtre, ayant de 2,5 à 6 grammes de résidu sec. Seule la zone comprise entre Ouallagh, Cedriane, et Mahboubine a généralement moins de 2,5 grammes de résidu sec, quantité qui elle-même varie d'une saison à l'autre et d'une année à l'autre, c'est ce qu'on appelle la zone d'eau douce, assez facile à repérer par le réactif végétal qui se traduit par de riches vergers d'agrumes et de cultures maraîchères. Naturellement si l'on superpose une carte de la densité humaine à celle de la densité en résidu sec de la nappe phréatique on constate une étonnante corrélation. C'est à la zone d'eau douce que correspondent les plus fortes concentrations humaines, exception faite de Houmt-Souk. C'est ce qui explique les 216 habitants au km<sup>2</sup> du Chéikhath de Mahboubine les 197 habitants au km<sup>2</sup> de celui de Midoun, les 154 de Ouallagh et les 142 de celui d'El May. Le reste de l'île ne disposant que d'eau saumâtre voit sa densité humaine tomber à moins de 100 au km<sup>2</sup> et le Chéikhath la plus mal pourvu, celui de Cédouikech, n'arrive qu'à 55 habitants au km<sup>2</sup>.

Cependant si nous avons insisté sur cette étroite dépendance de l'aspect humain et physique dans notre dernier ouvrage « Djerba L'île des Lotophages », il n'en demeure pas moins, à ce point de vue, une certaine anomalie, qu'il a fallu tirer au clair.

Certains géographes, en effet, ont cru pouvoir expliquer invariablement l'habitat groupé dans les zones arides par le manque d'eau et l'habitat dispersé par son abondance. Appliquée à Djerba cette explication trop facile ne donne aucun résultat. Nous avons vu en effet la rareté des points d'eau potable et pourtant la dispersion est on ne peut plus absolue. C'est qu'ici, précisément l'eau de consommation provenant presque exclusivement des citernes, la concentration n'avait plus sa raison d'être.

Ainsi le cadre physique naturel, par l'insularité, le climat, le problème de l'eau a décidé pour une large part du caractère du peuplement et de l'habitat. Sans lui on ne pourrait expliquer ni la densité démographique ni cet essaimage de l'habitat qui demeurent les traits majeurs du paysage humain djerbien.

Cependant les influences historiques, religieuses psychologiques et économiques sont aussi intervenues pour tempérer ce déterminisme géographique et pour modeler dans sa complexité la trame humaine actuelle.

Les origines du peuplement sont assez obscures. Ibn Khaldoun, dans son « Histoire des Berbères » (tome III P. 63) nous affirme que « les habitants de Djerba appartiennent à la race berbère et font partie de la tribu des Ketama. En effet, ajoute-t-il, s'y trouve encore aujourd'hui des Sédouikech, Cedriane, peuples d'origine ketamienne. On y trouve aussi des Nefaza et quelques fractions d'autres tribus berbères. »

Il semble même que la tribu des berbères de Djerba soit un rameau de la tribu berbère des Lemta, proches parents de celles de Matmata. Les renseignements d'Ibn Khaldoun se trouvent confirmés par les données anthropologiques qui définissent un « type djerbien brachycéphale dans le Sud de l'île en particulier », mais aussi par la survivance d'un dialecte berbère qui correspond à cette zone.

Bien qu'importante la barrière de l'insularité est loin, néanmoins, d'avoir été étanche et un long métissage avec des dolychocéphales s'est accompli au cours des siècles, en particulier lors de l'arrivée des arabes qui se sont établis dans les parties les plus riches de l'île,

refoulant vers les terres plus pauvres et plus salées du Sud, les berbères autochtones.

Ainsi malgré la présence d'une ethnie relativement pure, Djerba n'en a pas moins été depuis les temps les plus reculés un grand carrefour où sont venus se réfugier les hommes et les cultures de l'Afrique, de la Méditerranée et même du Proche-Orient.

A cet égard, rien ne saurait mieux souligner ce rôle d'île refuge que la présence de la communauté juive de Djerba qui constitue elle-même un véritable îlot religieux et racial au milieu de l'île depuis des millénaires. Car une tradition, que plusieurs arguments semblent authentifier, veut que les juifs soient arrivés à Djerba après la destruction de Jerusalem par Nabuchodonosor en 586 av. J.C. par conséquent cinq siècles avant l'arrivée des Romains en Afrique et douze siècles avant celle des Arabes. La présence depuis vingt-six siècles dans notre pays, d'une colonie juive qui a pu se perpétuer jusqu'à présent en toute sérénité constitue ainsi un exemple de tolérance, de libéralisme et d'absence de racisme peut-être unique de par le monde. Il fait honneur à Djerba et à la Tunisie.

Pourtant lorsqu'on considère l'histoire extraordinaire de cette vaillante petite île on est ahuri par le déferlement des fanatismes religieux, politique, racial qu'elle eut à subir de la part des plus grands maîtres de l'heure sans que cela ait en rien modifié son comportement à l'égard de ses hôtes hébreux.

Le plus ancien témoignage de l'occupation humaine de notre île, véritable lettre de noblesse, remonte probablement à ce légendaire voyage d'Ulysse dont Homère nous relate les péripéties à travers l'Odyssée, et qui se déroule au lendemain de la chute de Troie, vers le 13<sup>ème</sup> siècle av. J.C. C'est alors que se place le récit de cette escale dans la fameuse île des Lotophages, que la plupart des historiens identifient avec Djerba.

Ces mangeurs de lotos, gens particulièrement policés aux dires d'Homère, furent par la suite intégrés au sein du vaste empire colonial carthaginois à partir du 8<sup>ème</sup> siècle av. J.C. Toute une chaîne d'escales commerciales les Emporia s'égrenait le long du golfe de Gabès et d'une partie du littoral libyque qui formaient les rivages de la Petite et de la Grande Syrte. L'île de Méninx, nom dont on désignait alors Djerba, en comprit plusieurs, en particulier Tipasa correspondant à Ajim, Haribus à Guellala et Méninx à El Kantara.

D'autres centres ont pu exister dont on est moins assuré peut être Thoar près de Borgo et Ghizen à l'Est de Houmt-Souk.

Nous savons d'après les indications fournies par plusieurs auteurs que Djerba avait déjà son aspect d'île-Jardin actuel. Pseudo-Scylax nous dit au 4<sup>ème</sup> siècle av. J.C. « qu'on y fait beaucoup d'huile, Méninx produit d'ailleurs beaucoup de fruits, de blé et d'orge; la terre en est fertile ». Pêcheries, ateliers de potiers, ateliers de teintureries de pourpre à partir du murex, y étaient aussi prospères. Une grande activité commerciale regnait ainsi à Méninx où venaient s'échanger les principaux produits du marché commun punique avec les marchandises aboutissant par caravanes des fins fonds de l'Afrique. Djerba connut durant près d'un demi-millénaire, à l'époque punique, un véritable âge d'or qui devait la marquer d'une empreinte indélébile, à telle enseigne qu'on a souvent aujourd'hui appelé les Djerbiens, les Phéniciens des temps modernes.

La colonisation romaine semble avoir maintenu la prospérité de l'île mais cette prospérité profita surtout au vainqueur. Par la suite avec l'arrivée des Vandales, des Byzantins et surtout des conquérants Arabes on assiste à une lente évolution dans la répartition de l'habitat qui remonte peu à peu vers le Nord de l'île. Méninx, Haribus, Tipasa, tournés vers l'Afrique perdent de leur importance au fur et à mesure qu'une certaine insécurité s'installe sur le continent. La densité glisse vers la zone d'eau douce. On tend à s'écarter aussi du littoral pour des raisons de sécurité. Ainsi les pêcheurs du port d'El Kantara habitent à Sédouikech, située à 8 km de la mer.

Cependant la conquête arabe s'est traduite par une faible coulée ethnique vers le N.E., mais surtout par l'introduction de doctrines religieuses qui ont dangereusement divisé et déchiré le pays. Le Malékisme s'étendant dans la zone N.E. et un peu dans la huerta d'eau douce semble correspondre aux populations nouvellement venues alors que le Kharédjisme, intéressant toute la zone du Sud avec quelques prolongements à l'Ouest et au Nord, semble lié aux Berbères autochtones. L'hostilité qui devait se manifester entre la première communauté, considérée comme orthodoxe et la seconde considérée comme schismatique, allait pendant près d'un millénaire briser l'unité djerbienne et provoquer un véritable repli de chaque groupe sur lui-même empêchant non seulement les alliances matrimoniales entre les deux mais parfois même les relations commerciales et politiques.

Ce morcellement religieux qui devait marquer toute la vie djerbienne d'une empreinte profonde, apparaît même dans l'architecture des Menzels. Les Kharedjites du Sud enfiévrés de puritanisme ont toujours tendu vers un mode de vie austère, excluant le moindre luxe. Le style de leur maison lui-même s'en ressent. C'est ainsi qu'on ne trouve pour ainsi dire jamais de coupoles dans les habitations de la zone Kharedjite alors qu'on les rencontre à profusion sur les maisons de Houmt-Souk et de la zone malikite.

Mais c'est l'insécurité de la période médiévale et moderne qui semble avoir le plus contribué à donner à l'habitation djerbienne l'aspect fortifié que nous lui connaissons.

Durant quatre siècles en effet du 12ème au 16ème siècle les Djerbiens devaient se trouver engagés dans une lutte presque ininterrompue non seulement contre les princes espagnols en pleine phase d'hégémonie, mais parfois même contre la plupart des princes coalisés de la Chrétienté, ayant à leur tête le pape lui-même. Djerba devient alors le champ particulier des convulsions générales qui agitent l'Islam et le monde chrétien. Dans cette fin du Moyen-âge c'est l'esprit des croisades qui domine les rapports entre chrétiens et musulmans.

Il n'entre pas dans le cadre de cet exposé de relater les péripéties de cette lutte héroïque dans laquelle le petit peuple de Djerba se couvrit d'une gloire mémorable en réduisant à merci quelques-unes des armées des plus grandes puissances chrétiennes comme ce fut le cas par exemple le 30 Juillet 1510, lors d'une victoire écrasante qui fit perdre à Ferdinand le Catholique, le Roi Très Chrétien d'une Espagne toute puissante, près de 15.000 hommes. Un commentateur espagnol ne disait-il pas « On ne vit jamais gens plus acharnés que ceux-là. En vérité on n'aurait pu en trouver un seul parmi eux qui ne voulut se faire tuer. »

Il n'entre pas non plus dans notre propos d'évoquer la résistance de Djerba contre les Turcs ni la lutte de mon ancêtre le Chéikh Daoud ben Ibrahim Tlatli qui trouva la mort contre Dragut en 1551, ni de raconter cette formidable expédition de 1560, véritable invincible armada européenne, forte de 30.000 hommes et de 90 navires, qui vint pour écraser la petite Djerba et qui fut anéantie par elle, laissant près de 6.000 tués devant Borj El Kébir, tués qui servirent à bâtir la tour des crânes qui s'éleva sur les lieux même de la victoire.

Il faudrait pour esquisser les pages glorieuses de l'histoire de Djerba y consacrer plusieurs causeries, car la passion des Djerbiens à défendre leur liberté les amena à poursuivre la lutte aussi bien contre les envahisseurs que contre leurs propres coréligionnaires venus du continent comme ce fut le cas en 1608. Les Tripolitains aidés par les Turcs voulurent envahir l'île. Les Djerbiens et surtout les Djerbiennes de Sédouikèch les acculèrent le dos à la mer et les massacrèrent. De même, au 18ème siècle, le Chéikh de l'île, Moussa extermina les Ouerghma et les Accara qui avaient envahi l'île et éleva ainsi une seconde tour des crânes à côté de la première.

De cette longue période d'insécurité, de ces siècles de grandeur et de misère, de massacres, de déportation et de ruines, Djerba, et c'est là un véritable miracle de vitalité, sortit avec un potentiel économique et humain presque intact, rayonnant par son commerce et son artisanat sur une grande partie de l'Afrique du Nord.

Cette volonté inébranlable de surmonter toutes les épreuves est attestée par de nombreux témoignages comme celui de Cerni, un des rares survivants de l'expédition de 1560 qui nous a laissé de précieuses indications sur l'économie et le peuplement de l'île à cette époque.

« La population, écrit-il s'élevait jadis à 40.000. Elle est maintenant réduite à 35.000. »

« Djerba ne contient que trois ou quatre hameaux, le reste des habitations consiste en de petites chaumières éparses sur presque toute l'île. Celle-ci est pleine de palmeraies donnant infiniment de dattes, d'olivettes fournissant pas mal d'huile et d'une grande quantité de vigne dont le fruit est utilisé pour la fabrication du raisin sec. On trouve aussi des figues, des poires, des pommes... Les habitants tissent avec de la laine fine de très belles couvertures en étoffe mince ornée de soie ».

Ainsi donc il y a plus de quatre siècles la physionomie humaine de Djerba et son activité ne différaient guère de celles d'aujourd'hui. On y trouvait déjà cet habitat dispersé qui caractérise son peuplement actuel, cette agriculture surtout arboricole et cet artisanat textile réputé. On pourrait citer plusieurs autres témoignages, comme celui de Léon l'Africain, ou de nombreux auteurs arabes. Ils ne font que confirmer ce que nous savons déjà aussi bien sur l'économie, que sur l'habitat, que sur l'habitation ou les mosquées.

Habitations et mosquées ont été, en effet, dans leur architec-

ture profondément marqué par le facteur insécurité. Il suffit de regarder la forme massive des menzels, leur absence d'ouverture sur l'extérieur, les tours carrées des ghorfas qui les flanquent aux angles et les font ressembler à de véritables petites forteresses pour comprendre le mobile défensif qui a présidé à leur édification. De même les mosquées avec leurs formes trapues, leurs meurtrières, comme dans celle d'El May, leurs créneaux, ont souvent servi de lieux de refuge et de résistance comme le château-fort dans l'Europe médiévale.

Il y aurait lieu toutefois, ici, de s'étonner que l'insécurité, comme le manque d'eau, qui habituellement dans la plupart des pays, ont eu un effet cristallisateur sur l'habitat n'ait au contraire influencé en rien la dispersion. C'est que le facteur psychologique a été le plus fort.

Le Djerbien a toujours été avant tout un individualiste, acharné à protéger sa vie privée. Il répugne à s'agglutiner dans les villes ou à laisser aliéner sa liberté par une occupation étrangère. Pour lui le cadre de la cellule familiale, le menzel, est absolument sacré. C'est le minuscule royaume dont il voudrait rester le maître. Il tient à se sentir chez lui sans être gêné par aucun voisinage encombrant, fut-ce celui d'une mosquée. La liberté individuelle qu'il a défendu héroïquement durant des siècles il se figure qu'il peut la protéger dans le cadre modeste mais sacro-saint de sa maison campagnarde qu'il cherche à isoler du reste du monde par le petit rempart des tabias. Même l'arrivée d'invités ne doit pas perturber l'intimité de sa vie familiale. Une bâtisse indépendante a été prévue à cet effet pour les recevoir.

L'habitat Djerbien apparaît ainsi comme l'image frappante de toute une conception de l'existence basée fondamentalement sur la famille et l'autonomie familiale. C'est une conception sociale sans doute primitive qui s'est perpétuée presque intacte depuis des millénaires. La famille, forme élémentaire de la société, constitue un univers en lui-même, qui a sa vie propre, ses moyens d'existence, ses moyens de défense. Toute la vie djerbienne s'est trouvée conditionnée par cette structure familiale, aussi bien la vie économique du pays, que l'architecture, l'habitat, la vie spirituelle ou sociale.

Sans elle on ne pourrait comprendre ni le morcellement foncier qui a pulvérisé la propriété au fur et à mesure de la progression démographique, ni la conception autarcique de l'économie, chaque



— Vue aérienne de la région de Midoun montrant la dispersion de l'habitat et le morcellement foncier. Les menzels, dont la forme carrée autour d'une cour centrale est apparente, ne sont jamais disposés en bordure des chemins.



menzel tandant à vivre en vase clos en se suffisant à lui même aussi bien pour les ressources agricoles qu'artisanales, ni la structure et l'agencement du menzel avec ses réserves d'eau, de provision de paille, de nourriture, ni l'architecture défensive faisant de chaque demeure un véritable fortin capable de soutenir un siège en règle, ni la présence des ghorfas qui permettent une émigration estivale en hauteur sans quitter le même logement. Bref chaque petit domaine s'est organisé comme un tout pour ainsi dire autonome, le chef de famille se rendant le jour du marché pour effectuer les échanges commerciaux indispensables.

Or cette organisation de type patriarcal qui s'est maintenue figée dans son archaïsme depuis des millénaires, se trouve brutalement confrontée depuis une quinzaine d'années avec les impératifs d'une Tunisie en pleine course pour rattraper le 20ème siècle dans son modernisme, ses techniques et sa rentabilité. La société djerbienne est ainsi à une heure cruciale de son évolution, une heure qui rappelle celle de l'éclatement de l'économie européenne lors de la Révolution Industrielle du 19ème siècle et cela d'autant plus qu'à l'intrusion du 20ème siècle dans une civilisation de type antique, s'ajoutent les effets d'un triple mouvement migratoire : celui d'un exode djerbien à objectif commercial, celui d'une immigration nomade venue du continent et surtout celui d'une joyeuse invasion touristique, véritable raz de marée qui révolutionne toutes les données économiques, sociales et mentales du pays. C'est dire la complexité du problème. Car il est bien entendu qu'une partie des touristes vient pour prendre des bains de mer et de soleil mais qu'une bonne partie d'entre-eux vient aussi pour prendre des bains d'archaïsme, des bains de ce genre de vie simple et tranquille, tels que les savouraient les compagnons d'Ulysse en dégustant le lotos de l'oubli. De la sorte ce bain dans les eaux profondes d'un passé de l'humanité partout révolu devient à son tour un attrait, une richesse, un capital à préserver. L'archaïsme, techniquement condamné par le 20ème siècle peut constituer, pour le tourisme, une ressource véritablement fondamentale. C'est l'objet principal de notre séminaire.

Le plan de développement de Djerba doit donc impliquer tout un subtil dosage entre des impératifs contradictoires. Certes Djerba doit s'intégrer dans un contexte tunisien soumis aux nécessités modernes de la croissance économique, mais elle ne saurait ignorer et encore moins renier la présence d'un passé qui a fait sa gloire et qui peut encore participer à son enrichissement. C'est dans la coordi-

nation entre les innovations nécessaires et le respect de certaines traditions millénaires que résident les formules originales qui doivent préparer l'avenir.

Il appartient donc aux responsables, guidés par les recommandations des hommes de l'art, de sauver à tout prix le paradis djerbien, ou ce qui en subsiste, de la plus grave invasion qu'il ait connue au cours d'une histoire pourtant fertile en tragédies. Notre réunion pourrait à cet égard jouer un rôle déterminant.

## CARACTERISTIQUES DE L'HABITAT ET EVOLUTION DE L'URBANISATION A JERBA

### 1. - JERBA (LE REFUGE) :

Sa prospérité d'île-jardin a fait de Jerba une proie convoitée au cours des siècles. Les envahisseurs s'y sont succédés et cette situation d'insécurité a conduit la population à adopter un mode de vie et une forme de répartition de l'habitat très particuliers.

Djerba est une île de vieille civilisation, le phénomène d'urbanisation y est ancien. L'intérêt stratégique, autant que les avantages commerciaux de sa situation dans le bassin méditerranéen, au fond du golfe de Gabès, expliquent l'existence des comptoirs puniques, puis la création des cités romaines. Meninx, point d'aboutissement de la chaussée qui relie DJERBA au continent, puis Haribus et Tipasa sont édifiées sur la côte Sud, au bord du golfe de Bou Grara. Ces villes côtières sont les témoins du développement d'une économie d'échanges. Dès cette époque, la campagne jerbienne présente les mêmes caractères qu'aujourd'hui : palmier, oliviers, vergers, habitat dispersé dans toute l'île, à proximité des puits et des citernes, nombreuses activités complémentaires (artisanat, pêche...)

Après la rupture de la paix romaine, l'arrivée des vandales, puis des Byzantins, provoque l'abandon des villes du Sud. La population reflue vers l'intérieur et se réfugie dans les menzels dispersés dans la campagne. La conquête arabe est suivie par cinq siècles de luttes politiques et religieuses, au cours desquels les côtes restent inhabitées. Les activités, surtout agraires, se limitent au Nord-Est et au centre, près des puits d'eau douce.

L'île est ensuite disputée aux musulmans par les Normands de siciles et les Aragonais : de cette époque datent les forts (bordj) qui protègent les côtes. Aux XVIe siècle, l'intervention espagnole contre les Rais et les Ottomans ayant échoué, Djerba peut enfin rétablir